Eugène L'Écuyer

La Campagne

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

I

POUR CELUI QUI AIME LES DIVERSIONS agréables, qui hait le tumulte d'une ville, qui se plaît à goûter la brise fraîche, le parfum mielleux de la campagne, à méditer à loisir sur les vicissitudes, les courtes joies, la rapidité du pèlerinage de l'homme ; nous lui conseillerons de s'embarquer par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil commence à darder ses reflets d'or sur la surface limpide de notre fleuve, et de suivre en observateur attentif les rives des eaux qui baignent les côtes de la Pointe-Lévy.

Vous traversez rapidement sur un joli petit vaisseau à vapeur, vous pratiquez mille sentiers à travers les mille vaisseaux qui déploient leurs voiles mouillées et laissent flotter en tournoyant les banderoles de leur grand mât ; vous entendez le chant du nautonier et puis quelquefois le premier tintement de la cloche majestueuse de la cathédrale ; vous jetez, en vous éloignant, les yeux sur les toits dorés de la ville, puis vous approchez du rivage. Déjà vous êtes sous la douce influence de la campagne, vous vous sentez changé en nouvel homme, vous respirez un air pur, vous goûtez les charmes de la solitude. Plus de bruit ; rien que le souffle du zéphyr qui se joue dans les arbres, que le ramage de l'oiseau qui éveille ses petits.

Vous débarquez ; vous foulez le tendre gazon, l'herbe fleurie. Vous commencez votre route ; heureux pèlerin, vous marchez gaiement en fredonnant une chanson des bois ; vous passez de larges plaines émaillées de fleurs où vous apercevez en groupe la famille de l'homme des champs, image d'un bonheur sans mélange ; vous vous inclinez devant la croix de bois, monument des souvenirs ; vous vous désaltérez à l'onde pure et glacée de la source dont vous entendez le roulement sur les gravois, et puis vous continuez toujours. À chaque pas vous vous trouvez mieux, vous avez de nouvelles merveilles sous les yeux. Vous n'êtes pas seul ; vous êtes accompagné d'une foule de petits oiseaux qui vous suivent, vous devancent, vous environnent et semblent vous dire dans un langage invitant : Marche, marche toujours !...

Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore ; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village !... oh ! un village mignon, merveilleux, poétique ! N'allez pas plus loin ! ne passez pas ici sans vous reposer. Attendez que le souffle du soir vienne agiter la touffe verdoyante de ces beaux arbres, que le soleil vienne, à son coucher, disséminer ses rayons pourpres et azurés à travers les sinuosités de ces bocages, ou se refléter sur les ondes paisibles et argentées qui se jouent à leurs pieds. Attendez que le tourtereau vienne dans ses gazouillements saluer le jour qui pâlit, caresser tendrement, becqueter amoureusement la jeune tourterelle ! que la cloche vienne promener dans les bois sa voix si expressive et pleine d'une poésie ravissante !

Aujourd'hui qu'un voile sombre et d'horreur s'est répandu sur notre triste cité ! aujourd'hui que la joie et l'espérance se sont évanouies pour nous, moi, j'aime comme cela à laisser le spectacle effrayant des ruines ! j'aime à aller secouer de mes pieds la cendre des choses humaines, la poussière des grandeurs du monde, là, dans ces campagnes où il ne régna jamais que la belle simplicité du premier âge.

Quand je laisse la ville, j'aime à gagner ces vastes solitudes où l'homme est seul avec lui-même, où la pensée règne sans obstacle et dans toute sa sublimité. J'aime que les vents fassent craquer sourdement les forêts ; que les flots en fureur viennent se briser à mes pieds ; que la tempête gronde sur ma tête ; et puis, après l'orage vient le calme : j'aime alors le soleil qui perce les brouillards ; j'aime le zéphyr qui détache des feuilles la rosée en mille petits globules étincelants, qui caresse le gazon qui a reverdi, la fleur qui s'est éclose...

James Pattison Cockburn (1779-1847).
La pointe Lévy, le 8 octobre 1829.

II

Ne vous est-il jamais arrivé dans vos promenades champêtres de vous reposer sous le toit de paille d'une de ces petites huttes que vous rencontrez de distance en distance et que vous voyez isolées des autres, entourées de vieux sapins dépouillés de verdure et portant aux cieux leur cime penchée. Entrez donc, voyageurs indifférents ; c'est la cabane du fils de la charrue...

Garde le silence, n'aboie plus, ô fidèle gardien du bercail ; le loup ne dévorera plus tes brebis, car nous avons entendu ta voix jusque dans les montagnes... Nous sommes de pauvres pèlerins ; nous voulons saluer le fils de nos premiers pères et ses petits-enfants...

Ô riches orgueilleux des villes superbes ! dites-moi si, sous vos lambris dorés, vous goûtez le bonheur paisible du bon paysan. Dites-moi si, dans le tumulte de la foule des envieux, vous respirez comme lui l'air pur et embaumé des fleurs. Vous éveillez-vous comme lui au son de la cloche du matin, avec les chants joyeux de l'oiseau ? Entrez donc, voyageurs insensibles, abandonnez pour un instant ces souvenirs, ces pensées de grandeur et d'orgueil ; et vous qui aimez la simplicité, venez la voir dans toute sa pureté...

Un jour au coucher du soleil, je marchais sur le rivage, mesurant mes pas sur le roulement monotone des flots. Je vis dans une large plaine une de ces modestes chaumières ! je sentis battre mon cœur de plaisir. Ce fut une sensation que je ne saurais expliquer.

Sur le seuil un vieillard décrépit balançait sur ses genoux chancelants un petit enfant qui caressait sa longue barbe blanche. À côté du vieillard était une jeune fille, dans la fleur de l'âge, rayonnante de santé et de joie. Ce rapprochement des trois âges de la vie, là au pied d'une chétive cabane qui menaçait de s'écrouler sous le poids des temps, était imposant. Triste sublimité ! Je regardais le petit enfant et puis le vieillard qui tremblait et je me disais : Mon Dieu, est-ce donc là tout le pèlerinage de l'homme ! Et puis, quand je regardais la jeune fille au front si pur et si calme, au sourire si joyeux et si candide ; quand je considérais ce vif incarnat de l'innocence et de la vigueur répandu sur ses traits, je me disais : Cette jeune fille sera pourtant comme ce pauvre vieillard un jour ; mais ce jour doit être bien loin au moins !

Le vieillard, lui, regardait le petit enfant et la jeune fille en versant des larmes. En eux se concentraient tous ses souvenirs ! Oh ! il pourrait bien me dire, lui, quel est la durée du jour que l'homme passe depuis sa naissance jusqu'au tombeau ! Comme ses paroles sont sinistres pour le jeune homme ! « Pauvre petit, disait-il, au jour de ta naissance le pauvre vieillard pleura sur ton berceau ; car lorsque la cloche du hameau proclama ton existence, le pauvre vieillard se rappela qu'un jour passé une famille joyeuse aimait à répéter son nom comme le tien !...

« Pauvre petit, un jour à venir tu endormiras comme moi sur ton sein le fils de ton fils, ici dans cette vieille chaumière où j'ai été bercé moi-même ; cette chaumière est le plus beaux de mes souvenirs !... »

Ô ! entrez donc, passants, dans la chaumière, si vous aimez les scènes attendrissantes...

III

Aimez-vous, comme ce pauvre vieillard, à vous entretenir de souvenirs ? Le souvenir, c'est la mélancolie, car le souvenir est toujours douloureux, soit qu'il vous rappelle un malheur ou un plaisir.

Quand je suis à la campagne, je ne m'occupe que de souvenirs. Ô souvenir ! quelle puissance n'as-tu pas sur mon cœur !... L'arbre touffu me rappelle un bocage odoriférant où j'ai passé mon enfance. Comme l'ombre y était douce ! comme le repos y était bienfaisant ! Oh ! je m'en souviens ! C'est là que j'ai eu mes premiers plaisirs ;

c'est là que j'ai connu mes premiers amis !...

Vous êtes sur le bord d'une petite rivière : vous aimez tendrement. Vous voyez passer une nacelle à la coupe fine et élégante, aux voiles blanches comme la neige. Vous dites : Oh ! cette nacelle ressemble à celle où j'ai vogué aux côtés de celle que j'aime. Dieu ! comme les eaux étaient calmes, comme les zéphyrs étaient badins !... Et votre cœur bat doucement !...

Le souvenir dans la solitude : c'est là où il règne, comme la pensée, sans obstacle.

Vous êtes dans une épaisse forêt : il y a un silence parfait. Pour peu que vous ayez l'imagination féconde, ne vous rappelez-vous pas toute l'histoire de votre vie ? Votre imagination ne vous retrace-t-elle pas tous les lieux que vous avez visités, les plaisirs, les délices que vous avez goûtés, les beautés, les merveilles que vous avez vues, les douleurs, les peines que vous avez éprouvées ?

Écoutez, par exemple, le pauvre exilé qui chante, le front appuyé sur un rocher solitaire, ses adieux à sa patrie. C'est le souvenir qui parle :

« Adieu, campagne, séjour de mon enfance !

« Adieu, beaux arbres qui m'avez vu naître, montagnes que j'ai tant de fois gravies, forêts que j'ai si souvent traversées !

« Je n'irai plus à l'ombre du hêtre verdoyant me soustraire aux rayons d'un soleil brûlant, entendre le gazouillement des oiseaux !

« Petits oiseaux, que chantez-vous ?

« Comme moi, vous chantez douloureusement votre pèlerinage ; comme moi, vous passez sur une terre étrangère. Petits oiseaux, adieu !

« Ô Saint-Laurent ! je n'irai plus sur tes rives entendre le roulement de tes ondes ; aux jours de tempête le mugissement de tes vagues ne m'endormira plus !

« Et cette cloche qui appelle en ce moment le laboureur à sa table, cette cloche ne m'éveillera plus ! »...

Ô campagne, pays des souvenirs, combien l'âme sensible se plaît dans tes bosquets silencieux ! l'âme qui aime à méditer, qui se plaît dans ces rêves dorés que tu prêtes à l'imagination !... Ô campagne, patrie du poète, c'est dans ton sein qu'il nourrit sa muse, car le poète ne vit que de souvenirs et d'espérance ; c'est le souvenir qu'il redit, c'est l'espérance qu'il invoque dans ses chants !

Vue de la pointe Lévy et de l'Île d'Orléans depuis la Grande Batterie de Québec,
par John Herber Caddy.

IV

Aimez-vous quelquefois les pensées sombres ?

Oh ! il me souvient d'un jour d'automne que je passai à la campagne !

Vous avez entendu quelquefois de ces immenses montagnes toutes couvertes de noires forêts et qui baignent dans une mer bouillonnante ; vous avez entendu ces sourds mugissements des vents à travers les arbres et qui semblent être les derniers du tigre mourant.

C'était un jour de la Toussaint. Le soleil s'était caché derrière de gros nuages grisâtres qui roulaient rapidement dans les airs ; la nature s'était couverte d'un voile de deuil. Je suivais la rive du fleuve, ayant d'un côté des montagnes qui se perdaient dans les nues, de l'autre une mer orageuse toujours prête à m'engloutir. J'entendais le tintement de la cloche qui appelait les hommes sur le bord des tombes, et toujours ce vague mugissement des orages, le craquement des arbres qui pliaient, résistaient et finissaient par rouler avec fracas sur la pente des montagnes.

Je me rendis au champ des morts !...

Quand je voyais tous les hommes s'incliner le front dans la poussière, devant la croix rongée des tombeaux ; quand j'entendais le pasteur prier pour les âmes de mes ancêtres ; quand je voyais le vieillard se pencher sur la terre qui devait bientôt l'ensevelir dans son sein, la jeune fille pleurer sur l'urne qui lui avait dérobé ses plus tendres espérances, le jeune homme embrasser le marbre froid qui lui retraçait ses plus beaux souvenirs, hélas ! mon cœur était sous l'influence de ces impressions sombres et terribles qui bouleversent et accablent.

Triste fatalité ! aujourd'hui je pleure l'homme qui n'est plus, et demain l'homme qui vit me pleurera à son tour !...

Et puis le jour de deuil passait ! Le glas de la mort cessait ; tout était fini, jusqu'au dernier souvenir de l'homme...

La foule cessait de fouler la cendre des morts ; j'entendais le roulement des portes du cimetière qui se refermaient ; je croyais voir les mânes qui se renfermaient dans leurs tombes, et puis le ver du tombeau qui continuait en silence sa tâche sur le cadavre !...

V

Les ruines à la campagne n'ont-elles pas une teinte de poésie sublime !...

Je ne sais si tout le monde éprouve les mêmes sensations que moi, à la vue d'une de ces habitations désertes, abandonnées, environnées d'une effrayante solitude, surtout lorsque la nuit est bien noire et que l'éclair seul vient jeter sur ces ruines une lueur pâle et sinistre ; lorsque les vents viennent se précipiter en sifflant dans les carreaux des fenêtres et font mouvoir rapidement sur leurs pivots les banderoles de métal fixées aux extrémités du toit, qui font entendre alors un bruit semblable aux roucoulements de l'oiseau de mauvais augure ; lorsqu'enfin la pluie vient tomber avec fracas sur le toit qui craque sourdement, ou battre violemment le long des murailles disjointes.

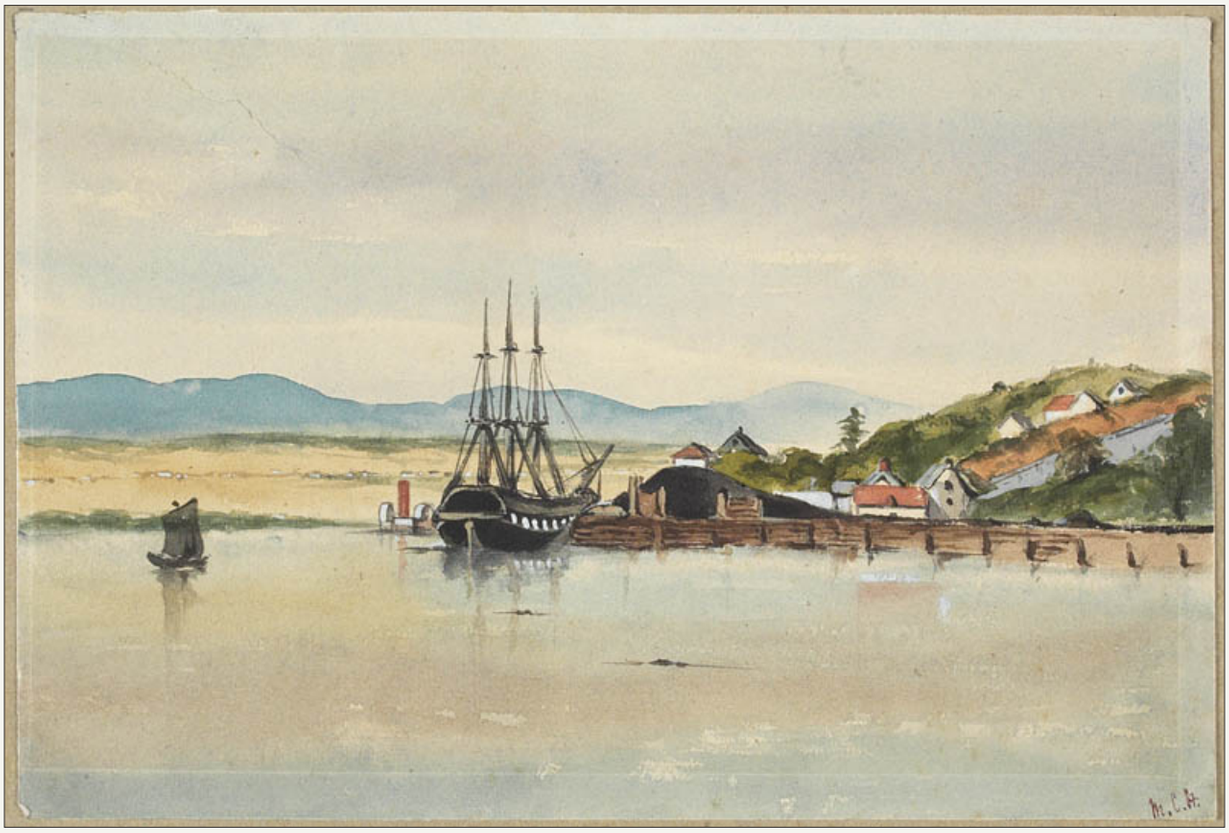
Il m'est arrivé une fois de passer près d'une de ces misérables et antiques habitations qui devait bientôt n'offrir qu'un amas de ruines et qui avait quelque chose de grand et d'imposant dans son ensemble et dans sa construction robuste. On l'eût prise pour un ancien château, à voir ses trois grandes lucarnes en demi-cercle, ses croisées taillées en gothique, son énorme portique à colonnettes toscanes, son dôme affaissé, la haute et forte balustrade qui l'entourait, et le vieux chêne centenaire qui laissait pendre sur son toit, couvert de mousse, ses rameaux nus et sans verdure, comme s'il eût voulu encore une fois protéger cette espèce de vieux manoir des injures du temps.

Dans la belle saison, c'était le refuge de tous les chantres des bois. L'oiseau venait y chanter sur les branches du vieux chêne ou folâtrer sur la mousse jaunâtre du toit ; l'hirondelle au printemps y faisait son nid sous les dalles et sous les corniches des vitraux ; l'écureuil y grugeait sa pâture dans le grenier, où il pouvait pénétrer par les mille ouvertures que les orages avaient pratiquées partout.

J'entrai dans cette maison. L'intérieur n'offrait rien de mieux que l'extérieur. Vous y aperceviez le même degré de vétusté, de délabrement et de solidité. L'écho y répétait vos pas quelque légers qu'ils fussent. Les murs n'offraient plus que quelques rares taches d'un crépi sale et usé ; les plafonds ne consistaient plus qu'en un ensemble dégoûtant de lattes croisées et toiles d'araignée ; les portes sont disjointes et crient sur leurs gonds rouillés. Partout un air fétide et suffoquant. Les chambres sont vastes ; les volets fermés y entretiennent une obscurité aussi horrible que celle d'un tombeau enfoui à dix pieds sous terre.

N'est-il pas vrai que ces habitations abandonnées ont quelque chose d'effrayant et de grand à la fois ? Ne ressentez-vous pas en les approchant une crainte vague, une sueur froide, qui vous fait trembler ?

Et lorsque le soir vous y apercevez quelques-uns de ces météores enflammés qui tournoient, ne croyez-vous pas voir l'esprit des ruines, les ombres de ceux qui y ont habité ?...



Vue depuis la gare ferroviaire à la pointe Lévy, vers 1856.

VI

Voulez-vous quelque chose de plus satisfaisant ? Que dites-vous des veillées de campagne ?... Une lampe à large bec jette sur les cloisons mousseuses une lumière obscure ; l'homme des champs est assis près de l'âtre pétillant, entouré de son épouse filant son lin, et de ses petits enfants qui s'amusent avec des châteaux de cartes ; et la jeune fille au fond de l'appartement qui rêve son avenir avec son amant.

Aux jours de fête, la grand'mère y rassemble ses petits fils et leur dit les histoires du vieux temps, les miracles des sorciers.

Oh ! que j'aime ces narrations où le bon vieillard verse des larmes sur un passé plein de charmes, lorsqu'il raconte avec orgueil les premières actions de sa vie à ses petits enfants, qui sourient d'espérance en attendant le jour où ils pourront en faire autant.

J'ai passé de ces veillées bien souvent ; je me suis mis en cercle avec ces bons agriculteurs, j'ai pris part à leur conversation.

Quelquefois, dans les grandes chaleurs, nous allions sur le seuil de la porte voir l'étoile briller au ciel, entendre le bruissement de la chauve-souris, quelquefois la voix du berger qui chantait ses amours en reconduisant son troupeau. Ah ! que ces chants du soir étaient poétiques ! que j'aimais ces accents passionnés qui s'éloignaient insensiblement dans les bois !...

Et puis quand l'heure du sommeil sonnait, je voyais la famille se prosterner devant l'image de Dieu, et le vieillard de sa voix tremblante bénissait le ciel pour le jour qui venait de finir et l'implorait pour le lendemain.

Et quand la prière était finie, chacun se signait avec le buis bénit et attendait le matin dans un sommeil paisible...

VII

Quand vous êtes à la campagne, aimez-vous comme moi à bâtir des châteaux en Espagne ?

Vous croyez que je m'amuse avec ces rêves, ces images que l'ambition se forme. Vous croyez que j'aspire à un bonheur chimérique, que je désire par exemple un trône, une majesté suprême, des habits d'or, des palais superbes, des favoris flatteurs, des esclaves enchaînés, des richesses immenses, un nom brillant !... Ô mon Dieu, non ; ce qui me charmerait, ce qui me procurerait ce bonheur que je rêve si souvent, ce serait une jolie petite maison de campagne, couverte de chaume, proprement blanchi, entourée de pins touffus ; j'aimerais que l'oiseau y chantât toujours ; je désirerais une modeste aisance, une épouse chérie pour la partager avec moi, et deux véritables amis pour toute société.

S'il ne tenait qu'à désirer, je n'oublierais pas la petite rivière aux cascades bouillonnantes, les bocages fleuris, j'aurais de petits troupeaux ; je m'érigerais en berger ; comme la houlette et le flageolet me charmeraient !...

Il me semble que tous les jours s'écouleraient sans ennui.

Je me lèverais avec le soleil ; je consacrerais ces premières heures du jour à la poésie ; j'aimerais par exemple à saluer dans mes vers ce beau soleil qui se réfléchirait comme une teinte d'or sur les rideaux blancs de mes fenêtres, à dépeindre ces belles scènes de la nature de ma chère patrie !...

Au milieu du jour j'irais dans les champs voir le moissonneur et ses fils chargés d'épis dorés ; je partagerais leur collation frugale.

Sur la fin du jour, j'irais dans les bois poursuivre le lapin, abattre le gibier ; et au crépuscule j'irais chez mes amis raconter les plaisirs de la journée.

Mon Dieu ! tout ceci n'est pas impossible pourtant.

J'y pense souvent ; je m'amuse avec l'espérance de pouvoir réaliser un jour mes vœux.

Cette espérance seule me fait vivre et charme mon existence.

Voilà tous mes châteaux en Espagne.

La Campagne
d'Eugène Lécuyer (1822-1898)
est paru en revue vers 1844

ISBN : 978-2-89668-286-7
© Vertiges éditeur, 2010
– 0287 –